

L'art d'accomoder les restes *Delicatessen* de Jeunet et Caro

Georges Privet

Numéro 58, novembre-décembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23208ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Privet, G. (1991). Compte rendu de [L'art d'accomoder les restes / *Delicatessen* de Jeunet et Caro]. *24 images*, (58), 67-67.

L'ART D'ACCOMMODER LES RESTES

par Georges Privet

Jeunet et Caro, deux fils de pub, du clip et de la bd, ont signé avec leur étonnant premier film un mini-classique instantané. Public et critique se sont en effet associés (une fois n'est pas coutume) pour saluer «l'imagination délirante, baroque et barbare» de cette fable futuriste, dans laquelle un boucher cannibale nourrit de ses semblables les locataires d'un immeuble post-apocalyptique. Un immeuble qui serait, à en croire la critique, une véritable auberge espagnole, puisqu'on y croiserait Prévert et Gilliam, Doisneau et Max Ernst, le réalisme poétique français et l'humour froid britannique. Bref, tout et rien; ce qui est d'ailleurs parfaitement normal, car *Delicatessen* c'est justement ça: à la fois tout (dans la forme) et rien (dans le fond).

La richesse formelle, bien que surestimée, est évidemment là, bien affichée. Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro savent manifestement camper un décor, saisir une ambiance, trouver des tronches et choisir des lentilles pour les déformer. Leur film a, de la première à la dernière image, un point de vue, un ton et une personnalité distincte, ce qui — sans être rare — n'est pas rien. Le fond, par contre, semble avoir été complètement siphonné par la forme. L'histoire, pour autant qu'elle existe, se raconte mal, accuse de sérieuses baisses de tension et réserve, passé le premier quart d'heure, peu de surprises aux spectateurs. On peut même dire qu'avec ses quatre-vingt-dix-sept minutes, ce court *Delicatessen* semble bien long, manque de souffle et, malgré son budget de quatre millions de dollars, d'ampleur. En revanche, *Delicatessen* a (sans même le savoir, peut-être) un véritable sujet, qu'il explore tant dans sa narration que dans son esthétique: le cannibalisme. Au-delà du sinistre boucher (vague cousin de *Sweeney Todd*, superbement incarné par Jean-Claude Dreyfus), c'est bien sûr des cinéastes même qu'il s'agit: comme le boucher fait de la chair morte de la viande fraîche, les auteurs font du cinéma d'hier celui de demain.



Julie (Marie-Laure Dougnac) et Louison (Dominique Pinon) à l'abri de la lame du boucher

On a évidemment remarqué les nombreux emprunts et hommages qui lient ce *Drôle de drame* au cinéma de *La traversée de Paris* et de *Quai des brumes*; de ces gosses sortis tout droit de chez Tati au jour qui se lève sur cette banlieue post-nucléaire, en passant par une galerie de personnages tordus (les frères Kube, Monsieur Tapioca et le couple Interligator) tous dignes, comme l'assassin, d'habiter au 21. Mais au-delà de ces clins d'œil (qui virent d'ailleurs parfois au tic nerveux), *Delicatessen* raconte discrètement l'histoire du cinéma français; des trucages de Méliès au réalisme poétique et du cinéma d'après-guerre à celui de la Nouvelle Vague (laquelle vient littéralement balayer les locataires de l'immeuble à la fin du film, après une bataille sur les toits de Paris, autour d'une antenne télé qui rappelle *La grande lessive* de Mocky). La nostalgie n'est peut-être plus ce qu'elle était, semblent dire Caro et Jeunet, mais le cinéma de demain risque de ressembler drôlement à celui d'hier...

Film-cannibale, synthétique et trompe-la-faim, *Delicatessen* est, comme nous l'avons dit au début, un mini-classique

instantané, et fonctionne, comme tel, sur le mode publicitaire: celui du clip, du montage ou du «digest» comme diraient les Français. Pas étonnant, donc, que ses deux meilleures scènes (le générique — superbe — et l'ahurissant montage qui lui sert de bande-annonce) relèvent complètement de la publicité. Preuve que la triste chair de *Delicatessen* se mange froide; comme la maigre viande de la pub, servie à la télévision, entre deux tranches de cinéma. ■

DELICATESSEN

France 1991. Ré.: Jeunet et Caro. Scé.: Jeunet, Caro et Gilles Andrien. Pho: Darius Khondji. Mus: Carlos D'Alessio. Int.: Dominique Pinon, Marie-Laure Dougnac, Jean-Claude Dreyfus, Karin Viard, Rufus, Ticky Holgado. Prod.: Claudie Ossard. 97 minutes. Couleur. Dist: Malofilm.